



CARNET CRITIQUE

Valse de modernité À VIENNE

Salieri chez Kate Middleton et consorts, Gluck sur des échafaudages modulables : dans la cité de Mozart, on aime parfois brusquer les classiques.

Redonner scéniquement Gluck et Salieri dans la cité de Mozart coule de source, d'autant que la redécouverte, très à la mode, du supposé rival de Mozart est une bénédiction. Elle remet heureusement en perspective l'opéra léger du XVIII^e siècle en proposant à notre curiosité autre chose que la sempiternelle Trilogie Da Ponte. À cet égard, *Falstaff* (photo), mis en scène par Torsten Fischer au Theater an der Wien (21/10), est un spectacle plus que réjouissant. Prenant au pied de la lettre *Les Joyeuses Commères de Windsor*, il nous précipite chez les actuels *royals*. On voit paraître Elizabeth II avec ses costumes acidulés et son sac à main, le prince Charles et Kate Middleton, plus une foule de clins d'œil relevant autant de la planète *people* que de la cinéphilie. *Falstaff* et son compère, *Bardolfo*, sont ainsi Laurel et



Sans cela, cette partition, qui n'a pas le brio de *La Grotta di Trofonio* du même Salieri, pourrait lasser. Heureusement, René Jacobs ose une révision de l'instrumentarium, grossit les pupitres de vents, jette une alacrité bienvenue dans les

aussi pour beaucoup dans l'enthousiasme qui a salué cette tonique récréation. Le Staatsoper présentait, lui, une *Armide* 100 % française (22/10). Mise en scène d'Ivan Alexandre, Musiciens du Louvre, rôles principaux incarnés par Gaëlle Arquez en splendide sorcière aimante, et Stanislas de Barbeyrac campant un Renaud aussi séduisant que bien timbré. Marc Minkowski élève chacun à des sommets d'émotion, rendant un nouvel hommage à l'une des plus belles partitions de Gluck. Malgré ces qualités, le public est resté froidement poli. La faute à l'éprouvante construction de Pierre-André

Weitz. Son château d'*Armide* est un échafaudage modulable qui dessert des chanteurs placés soit trop loin de l'avant-scène sur un plateau vide, soit à plusieurs mètres au niveau du sol. Le spectateur, plongé pendant trois heures dans un or et un noir omniprésents, s'ennuie de trop devoir tendre l'oreille... Quant au metteur en scène, ses bonnes intentions se trouvent empêchées par le contresens d'un décor tout aussi aberrant que celui de l'*Aïda* d'Olivier Py à Bastille, dû à la même main. Dommage pour les interprètes de cette presque aimable *Armide*... ♦

Vincent Borel

UN « FALSTAFF » CINÉPHILE ET PEOPLE, UNE « ARMIDE » PLONGÉE DANS LE NOIR ET OR

Hardy mâtinés d'un soupçon d'*Orange mécanique*. La mécanique libidineuse tourne à plein régime et les gags, jamais vulgaires, tiennent l'écoute en haleine trois heures durant.

cordes de l'Akademie für Alte Musik et évite au discours classique de sonner trop lisse. Les performances d'Anett Fritsch et du fantastique Robert Gleadow en *Bardolfo* sont